

Freinet en Chine

En juin 1987, Roger Ueberschlag a été invité par les universités de Pékin, de Shanghai et de Hangzhou pour un cycle d'exposés sur la modernisation de l'enseignement en Europe. A partir de documents mis à sa disposition par nos camarades allemands, italiens et français, il a ainsi testé pendant trois semaines l'accueil fait aux idées de Freinet. Il nous livre ici ses impressions.

LE TOURNANT

Dans les établissements scolaires, la nouvelle culture chinoise est encore difficile à cerner alors que le culturisme (body-building) à l'usage des écoles déclare avec netteté ses objectifs : venir en aide aux enfants obèses qui représentent 2 % d'une classe d'âge ce qui à l'échelle de la population de ce pays correspond néanmoins à un total de plus de deux millions d'enfants.

L'aérobic chinois a été mis au point au « Kanghua Body-Building Research Institute » par Sun Yukun, trente-neuf ans, qui depuis 1984 l'expérimente dans les jardins d'enfants du district de Pékin-Dongcheng. Danseur de profession, Sun a développé une série d'exercices rythmiques destinés à fortifier le corps mais aussi à éveiller les sens et l'intelligence. Son programme a été mis au point avec l'aide du Centre de développement de l'intelligence du district de Pékin-Xicheng et se démarque nettement de l'aérobic américain.

La Chine bouge. A l'Institut de recherches en éducation, les revues étrangères sont dépouillées pour y trouver des réponses aux difficultés actuelles de l'enseignement chinois. Par exemple, celles produites par les nouvelles restrictions démographiques (un enfant par couple). Shao Xin, une institutrice qui a acquis une expérience de vingt ans à la maternelle de la rue Xinwenhua à Pékin a constaté que la nouvelle génération des enfants de quatre ans diffère totalement des précédentes : Avant nous pouvions compter sur l'obéissance et l'imitation. Maintenant, les petits sont si bruyants et si égocentriques que notre fatigue, en fin de journée, devient insupportable. Les petits ne se contentent plus d'écouter et d'obéir, ils veulent questionner et agir, espérant retrouver au



Leçon de sciences en cours préparatoire

jardin d'enfants la liberté qu'ils connaissent chez eux avec des parents plus attentifs et plus disponibles.

La mentalité nouvelle de ces 4-6 ans va obliger les institutrices de cours préparatoire à modifier leur méthode d'apprentissage de la lecture. Habituellement, les deux premières années du primaire sont consacrées à l'acquisition de 1 458 caractères chinois. Actuellement, à l'école Jingshan de Pékin, les enfants assimilent quinze caractères nouveaux et dix mots, lors d'une séance de lecture, soit autant que leurs aînés en une journée. A la répétition mécanique de caractères isolés et à leur copie systématique (chaque caractère reproduit dix fois), on a substitué la lecture d'histoires en version simplifiée ce qui fait qu'à l'issue de la deuxième année, les élèves maîtrisent 2 400 caractères et sont capables de les employer dans de courtes rédactions personnelles. Dans certaines écoles, on utilise le pinyin, c'est-à-dire la transcription phonétique des caractères pour faciliter la lecture et l'écriture, comme c'est le cas à l'école Fang Caodi à Pékin.

Il s'agit, on s'en doute, d'expériences d'avant-garde, localisées la plupart du temps dans des écoles pilotes de la capitale. Mais le fait d'en rendre compte dans la presse quotidienne est significatif : l'enseignement chinois veut prouver qu'il est en mesure de rivaliser avec celui des Occidentaux. Or cette ouverture sur l'Occident, dans un domaine que la tradition tient à protéger, apporte la preuve que l'idée même de changer de méthodes et donc de mentalité n'est plus écartée.



Les devoirs du soir se font dans la rue.

YE CHENG TAO, UN FREINET CHINOIS

Chercher Freinet en Chine, ce ne saurait être recenser les gens et les lieux qui se souviennent de lui. Tentative vaine et de peu d'intérêt : quelques professeurs d'université, quelques chercheurs, lors d'un séjour en France, ont entendu parler de lui mais sans visiter de classes. En 1983, 234 étudiants chinois ont été accueillis en France (toutes disciplines confondues), mais 433 au Japon, et 2 633 aux USA. Dans l'enseignement secondaire, général et technique les professeurs chinois qui enseignent l'anglais sont au nombre de 112 000, ceux qui initient au français, moins d'une centaine. On devine la disproportion d'impact.

Chercher Freinet en Chine, c'est plutôt essayer de détecter les nouvelles tendances éducatives, les expériences novatrices qui signalent un tournant dans les idées et dans les pratiques.

Bien avant Mao, des pédagogues réformateurs ont vu le jour. C'est le cas de Ye Cheng Tao, toujours vivant, bien que né

deux ans avant Freinet, en 1894. Étonnantes vies parallèles : en 1929, pendant que Freinet réfléchit sur une pédagogie populaire et une école « moderne », Ye Cheng Tao publiera *Ni Houan Tché, l'instituteur* qui reflète les pensées et les conceptions de certains intellectuels petit-bourgeois précise la note critique en préface au livre. Ceci n'empêchera pas qu'il soit réédité constamment et qu'aujourd'hui encore sa traduction française connaisse un certain succès (1).

Les formules de Ye Cheng Tao ne manquent pas de force : *L'école et la société ne peuvent plus être dissociées : l'école doit viser à transformer la société et, si elle n'y parvient pas, l'éducation et tout ce qui s'ensuit n'auront été que des mots dépourvus de sens car c'est l'école qui sera transformée par la société.* (p. 31) *L'« instituteur » ne se contentait pas d'apprendre à lire et à écrire aux élèves. Il surveillait leur comportement, leur développement physique, la formation de leur caractère. Au*

lieu de prêcher, il se mêlait à eux, partageait leurs plaisanteries et leurs jeux. (p. 31)

L'idée d'une pédagogie du succès est déjà en germe : *L'idée dominante est de créer une bonne atmosphère à l'école et d'y laisser vivre les enfants sans aucune contrainte pour qu'ils en retirent le maximum. C'est là, la base de toute la méthode... La rédaction (actuelle) montre la pauvreté et la stupidité de l'enseignement qui est pratiqué maintenant.* (p. 69)

Le matérialisme pédagogique réclame des lieux modifiés et des outils : *Il sait aussi que l'école devrait être progressivement pourvue d'installations qui permettraient de mettre ces idées en pratique : librairie, infirmerie, boutique, bureau du journal, atelier, ferme, salle de concert, théâtre.* (p. 94)

Ye Cheng Tao n'est pas un rêveur et il donne dans son livre les arguments de la réaction : *Faire de l'école une société en minia-*

ture — si jamais ils (les novateurs) mettent cela en pratique —, je prévois le résultat que voici : le niveau des études baissera de plus en plus, les enfants ne sauront plus écrire correctement et ils ne parviendront plus à résoudre exactement leurs problèmes d'arithmétique ; chacun aura appris un peu de tout, aura essayé ceci et cela. En fin de compte, ils ne connaîtront rien du tout. L'école deviendra un bazar... (p. 101)

La place faite au travail manuel, aux activités productives dans cette nouvelle pédagogie indispose encore davantage les opposants :

Si c'est pour en faire des fermiers et des artisans, il n'y a pas de raison de les envoyer à l'école. Autant les expédier à la campagne pour garder les vaches ou dans un atelier pour y apprendre un métier quand ils auront plus de dix ans. Au moins la famille n'aurait plus à les nourrir... (p. 102)

Ainsi, à dix mille kilomètres se déroulaient deux expériences de vie, deux réflexions similaires... et nous l'ignorons. A la mort du héros Ni Huan Tché (dans la misère et la dépression), sa veuve va reprendre le flambeau et défendre ses idées. Étonnante symétrie entre sa décision et celle d'Élise Freinet !

LES CONTRAINTES D'UNE PÉDAGOGIE DE MASSE

A quel stade de développement une société est-elle en mesure de s'ouvrir à des pratiques pédagogiques qui font intervenir chez les maîtres comme chez les élèves l'initiative, la créativité et la coopération ? En Chine, au niveau gouvernemental, on se rend compte que l'avenir économique d'un pays dépend de ses facultés d'innovation et que les pratiques scolaires actuelles fondées sur l'apprentissage par cœur étouffent le développement intellectuel des enfants.

Le ministre de l'Éducation, He Dongchang a été très clair à ce sujet (*Beijing Information* n° 20, 1985) : *Nous devrions laisser nos enfants s'amuser plus, sinon nous allons tuer leur créativité. Les enfants actuels sont trop sérieux et non trop frivoles comme s'en plaignent certains. La plupart de nos enseignants sont des personnes responsables mais certains imposent trop de contraintes aux enfants. Le résultat est que les élèves manquent de créativité, tandis que les enseignants sont épuisés.*

Le ministre se vante d'avoir trouvé une solution simple et pratique pour remédier au dressage par l'apprentissage par cœur. Puisque le poids des examens pèse sur les méthodes pédagogiques, il suffit de supprimer les examens et concours, à commencer par ceux qui

décident de l'admission dans le secondaire : ils seront remplacés par des épreuves orales et des recommandations personnelles.

Ce n'est pas suffisant, déclare dans la même revue, Xin Guozhong, directeur de l'école primaire de la rue Zhalan, dans le nord-ouest de Pékin, *les élèves se trouvent toujours confrontés à un examen crucial qui, quel que soit le nom qu'on lui donne, détermine leur avenir. Les écoles secondaires de Pékin sont capables d'accueillir tous les enfants qui sortent de l'école primaire, ce qui rend les examens inutiles.* Selon le contradicteur, il convient de supprimer les examens d'entrée aux écoles pilotes, établissements qui bénéficient d'avantages du point de vue scolaire : de meilleurs enseignants, du matériel de meilleure qualité. L'ambition de tout maître est de faire admettre le plus grand nombre de ses élèves dans une école pilote ce qui exacerbe le bachotage dans les établissements de la capitale.

L'examen, le concours ont dans l'histoire de la Chine une signification particulière : ils ont précédé et non suivi — comme chez nous — les programmes scolaires. Ils ont servi au XIX^e siècle au recrutement des fonctionnaires de l'État avant que ne fussent envisagées la création d'écoles et la formation de maîtres. En Chine — c'est aussi le cas du Japon — l'enseignement est un sous-produit du système des examens, et longtemps le souci de l'État fut moins de préparer des candidats que de lutter contre des pratiques frauduleuses comme le « Jianshou », c'est-à-dire la substitution de candidats. (Il n'existait pas à l'époque de cartes d'identité !) L'enseignement des mandarins (600 000 pour 430 millions d'habitants à la fin du siècle dernier) reposait sur la mémorisation des préceptes de Confucius.

Dans un pays qui comptait 80 % d'illettrés au début du siècle, tous les efforts ont porté sur une alphabétisation des masses. Réalisée dans les villes, il a fallu attendre la révolution économique caractérisée par la libéralisation de la vie rurale pour vérifier un énorme bond en avant de la scolarisation :

— les écoles primaires sont passées de 289 300 en 1946 à 953 000 en 1984, elles ont triplé ;

— les élèves recensés dans l'enseignement obligatoire qui n'étaient que de 23 millions en 1946 sont maintenant 135 millions, ils ont quintuplé ;

— le personnel du premier degré comprend actuellement 3 millions d'instituteurs et 2 millions d'institutrices (en France, ce corps est féminisé à 74 %).

A la campagne, l'instituteur partage sa vie entre l'agriculture et l'enseignement en constatant que la première est d'un meilleur rapport. S'enrichir est une tentation permise et encouragée. La fréquentation scolaire en fait les frais.

Chez les analphabètes, la répétition fidèle de la parole d'un maître reposait sur la mémoire. L'introduction du livre et le développement de la lecture firent reporter sur les manuels la déférence accordée aux prêcheurs. Plus que jamais l'apprentissage par cœur, aidé par un support permanent, l'imprimé ou la copie, fut mis à l'honneur. Moins les enseignants sont formés, plus ils ont besoin de s'appuyer sur le manuel. Rappelons-nous qu'en France, il y a moins de quarante ans, les « livres du maître » contenaient les solutions aux exercices pour les enseignants en difficulté.

En Chine actuellement, le professeur de lycée lit son cours, celui d'université ou d'école normale fait de même. A la télé, le présentateur lit son texte ou un bulletin d'information. Lors de mon passage, on me demandait le texte complet de mes interventions. Quand on est habitué à moduler ses exposés en fonction des réactions et des questions d'un auditoire, on se demande si cette exigence n'est pas liée aux rigueurs d'une censure. Explication insuffisante : l'auditoire a tellement intériorisé la suprématie de l'écrit qu'il a du mal à prendre au sérieux un homme qui donne l'air d'improviser. Un texte est une garantie de préparation, il peut être vérifié par un tiers, on peut le photocopier pour le traduire correctement à l'avance... J'ai été surpris de constater que mes auditeurs ne prenaient jamais de notes. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que des étudiants, habitués à écrire au rythme de la dictée lente d'un professeur étaient incapables de synthétiser une réflexion, de faire un choix critique entre des informations, ce qui eût supposé qu'ils avaient dépassé le stade du suivisme intellectuel.

Il nous faut admettre qu'en France, malgré l'irruption des sciences de l'éducation, nombre d'enseignants font peu cas de l'expression libre de leurs élèves et que leur souci essentiel se greffe sur le cours et les examens. On peut donc comprendre qu'en Chine, l'idée de partir des réflexions des élèves n'est pas encore mûre. L'obsession des étudiants y fait barrage : savoir par cœur, manger à sa faim, vivre sous un toit, passent avant la créativité. A six heures du matin sur les campus, à l'heure où les oiseaux finissaient leur fanfare, montait le murmure des étudiants, se récitaient leur cours en arpentant les allées. A l'horizon, l'espoir d'un succès à l'examen : un diplôme, c'est un bol de fer, c'est-à-dire l'assurance d'un avenir incassable.

Roger UEBERSCHLAG

(1) *Éditions en langues étrangères, Pékin : diffusé par la librairie Le Phénix à Paris, 72 boulevard Sébastopol - 75003 - Tél. : 42.72.70.31.*